

ébloui ; il ne put pas aimer Diana, mais il songea sans frayeur et sans hésitation aux projets d'union qu'avait formés sa mère.

Pendant les premiers jours le comte Albert ne quitta guère la malade à laquelle miss Diana tenait aussi fort assidument compagnie. Un matin, le temps était doux, le beau soleil d'avril réchauffait la terre qui commençait à verdier, et il y avait dans l'air comme un tiède souffle de printemps. La comtesse dit doucement à son fils :

—Albert, il faut m'obéir aujourd'hui ; je veux que vous sortiez enfin de cette chambre de malade.

—Eh ! où voulez-vous que j'aille, ma bonne mère ? répondit le jeune homme en souriant ; miss Diana qui se promène tous les matins, assure qu'il n'y a rien à admirer, rien à voir dans ce pays.

—Certainement, dit-elle, c'est le paysage le plus dénué d'accidens, le plus uni du monde. Je n'y ai rien trouvé pour mon album, qu'une maison blanche assez pittoresquement encadrée dans un petit bois d'arbres verts.

Ces mots rappelèrent tout à coup à Albert la maison dont Martine lui avait fait une minutieuse description.

—Je sortirai, dit-il, car j'ai une visite à faire.

—Une visite ! répétèrent les deux femmes avec étonnement.

—Oui, une visite de politesse ! ne faut-il pas, ma mère, que j'aille remercier en votre nom cette dame qui a mis si obligeamment son mobilier à notre service ?

—Certainement ; plus tard j'irai moi-même avec Diana.

La jeune fille ne dit rien et arrêta sur son cousin un regard sec et contrarié qui équivalait à une défense ; mais lui, sans paraître la comprendre, s'inclina froidement et sortit.

Le comte Albert suivit lentement la longue rue qui, avec quelques maisons éparées entre des jardins clos de haies, forme le village de P... Les influences de cette belle journée de printemps agissaient doucement sur lui ; il éprouvait ce sentiment de bien-être, de tranquille bonheur, de vague espérance auquel s'ouvrent si facilement les cœurs jeunes et ignorans encore des mauvais côtés de la vie. Pour lui le passé n'avait que des souvenirs calmes, doux, presque effacés dans la monotonie d'une félicité que nulle peine n'avait jamais troublée. L'ennui, le besoin d'émotions qui à défaut de chagrins réels, tourmentent les organisations puissantes, ne l'avaient atteint que dans de rares moments. Jusque là son activité avait été entièrement absorbée par le mouvement matériel et l'intérêt de curiosité que lui offraient les voyages, par les frivoles et brillantes distractions du monde ; jusques là il avait beaucoup

vécu par l'intelligence, par l'imagination et nullement par le cœur.

Le comte s'arrêta à l'extrémité du village et chercha des yeux la maison que lui avait désignée Martine. Il était aisé de la reconnaître au milieu des chétives habitations éparées dans la plaine. C'était une maison comme les aimait Jean-Jacques, blanche avec des contrevents verts ; les eaux indolentes de l'Ornain traversaient la prairie qui l'environnait, et à la voir ainsi de loin, surmontée d'un belvédère, effilé et flanquée de deux pavillons élégans, on eût dit d'un cygne se chauffant au soleil les ailes déployées. Un petit bois de plus couronnait d'une verdure éternelle le coteau auquel elle était adossée, et de hauts peupliers dont les bourgeons commençaient à s'ouvrir au soleil d'avril la couvraient pendant l'été d'un vert et mobile rideau de feuillage. Le comte traversa l'avenue le cœur saisi d'une sorte de trouble, comme s'il se fût agi de quelque circonstance importante de sa vie et non d'une simple démarche de politesse et de savoir-vivre. Personne ne paraissait, tout était silencieux autour de la maison, à peine si le vol de quelque oiseau, le murmure éloigné d'une fontaine cachée sous les arbres, troublaient le calme des airs. On eût dit le château enchanté où *la belle au bois dormant* attendait le beau prince qui devait la réveiller au bout de cent ans. Le comte franchit le perron et pénétra dans un vestibule dont toutes les portes étaient ouvertes. Au bruit qu'il fit en entrant, une servante parut enfin et s'arrêta court d'un air étonné. Jamais, sans doute, elle n'avait annoncé à sa maîtresse semblable visite, et sans donner à Albert le temps de décliner son nom, elle ouvrit brusquement la porte du salon en disant avec une gauche révérence : Voilà madame.

Deux femmes étaient assises aux côtés de la cheminée ; l'une, en entendant la voix du comte, avait interrompu sa lecture et s'était levée en rougissant légèrement ; l'autre n'avait pas quitté son métier à tapisserie et gardait l'attitude d'une personne à laquelle ne s'adressait pas cette visite, mais qui avait le privilège d'y assister. Albert fit en peu de paroles ses remerciemens, et la jeune dame lui répondit avec les expressions, la grâce aisée et naturelle d'une femme du monde. Pourtant, à travers cette élégance de manières, il avait quelque chose de contraint, de singulièrement réservé. L'entretien fut d'abord ce qu'il devait être entre personne qui se voyaient pour la première fois ! mais Mme Vialard avait cette façon d'exprimer les choses qui donne du prix vabanalités les plus usées et fait parler sans ennui de la pluie et du beau temps. Albert la considérait avec une averse attention, une curiosité troublée et contenue ; il n'avait jamais rencontré de femmes qui même de loin, ressemblât à celle-là. Elle